



www.comptoirlitteraire.com

André Durand présente

“Il cavaliere inesistente”
(1959)

“Le chevalier inexistant”
(1962)

roman d'Italo CALVINO

(180 pages)

pour lequel on trouve un résumé

puis un commentaire.

Bonne lecture !

Résumé

Un jour que l'empereur Charlemagne passe en revue ses paladins qui guerroient avec lui contre les Sarrasins, il découvre que dans l'armure blanche d'«*Agilulfe Edme Bertrandinet des Guildivernes et autres de Carpentras et Syra*», il n'y a personne, même si elle bouge et qu'une voix sort de son heaume. Et ne pas exister ne l'empêche pas d'être un très valeureux chevalier au combat, qui a beaucoup de panache, un militaire plein de zèle, chatouilleux sur l'ordre, le respect des règlements qu'il connaît par coeur, la discipline, la précision et l'exactitude ; qui, vérifie tout, compte tout, sa tente étant la mieux rangée, son armure étant la mieux fourbie, dans un camp où règne le désordre. C'est

que, croyant que *«tout mouvement est un bien»*, il a besoin de s'affairer sans repos pour se sentir vivre. Son épée *«toujours au service des déshérités»*, il *«s'acquitte de sa tâche à force de volonté et de foi en la sainteté de la cause qu'il défend»*. Ainsi imbu de valeurs chevaleresques et de vertus inflexibles, il horripile ses pairs, pour lesquels il est un vrai «casse-pieds».

Mais il paraît sympathique aux yeux du jeune et inexpérimenté Raimbaut de Roussillon, qui est venu s'engager dans l'armée de Charlemagne pour venger son père, qui a été tué par l'émir Izoard, et que déconcerte le formalisme de la vie militaire, car il doit passer par une administration étonnante qui décompte la valeur des duels, et par des interprètes qui traduisent les concours d'insultes.

Le lendemain, alors que l'armée de Charlemagne se met lentement en marche, elle croise un bien curieux individu qui, n'ayant pas conscience de son existence, oublie constamment qui il est ; qui est ce qu'il voit ; qui croit, quand il est en présence de canards, en être un lui-même (il se jette à l'eau alors en poussant de retentissants «coïn coïn»), croyant ainsi être encore une grenouille, un poirier, une poire, etc. ; qui, parmi de multiples noms (Martinzoust, Martinbon, Bertinzoust, Pestanzoust, Jean Piffre ou Pierre Pignoché), car il en change selon l'endroit où il se trouve, a celui de Gourdoulou. Cet hurluberlu grotesque, Charlemagne décide de le nommer écuyer d'Agilulfe.

Au cours de sa première bataille, où musulmans et chrétiens copieusement s'injurient par interprètes interposés, Raimbaut voit l'émir Izoard, privé de ses besicles, *«s'embrocher sur une lance chrétienne»*. Puis il combat un *«chevalier pervenche»* vaillant et très habile au maniement des armes, qu'il suit pour découvrir que c'est une belle femme, pour laquelle il se prend d'un amour qui le fait renoncer à sa tentation de s'en aller, amazone dont on lui apprend qu'elle s'appelle Bradamante, et qu'elle méprise les nombreux partenaires qu'elle a choisis dans la chevalerie franque, cherchant le chevalier ultime qui saura la rendre captive d'amour.

Or elle, qui apprécie *«tout ce qui est austère, exact, rigoureux, plié à une règle morale»*, mais est *«une amoureuse à la fois tendre et frénétique»*, a été elle aussi conquise par la mise soignée, le port majestueux, le noble idéal et l'habileté au tir à l'arc d'Agilulfe. Quant à Raimbaut, il rencontre un autre chevalier déçu comme lui par l'armée franque, et qui envisage de se joindre aux *«chevaliers du Saint-Graal»* qui sont dans *«les forêts d'Écosse»*.

Or, au cours d'un festin offert par Charlemagne, ce Torrismond de Cornouailles conteste l'exploit qui valut à Agilulfe son adoubement : le *«chevalier inexistant»* prétend avoir *«sauvé des violences de deux chenapans la fille du roi d'Écosse, Sofronie»*, et Torrismond affirme que n'était pas vierge celle qui est sa mère ! Charlemagne, trop content de se débarrasser d'Agilulfe, l'envoie chercher la preuve de son haut fait.

Une quête de la vérité commençant, il part donc avec Gourdoulou. Il est suivi par Bradamante que suit Raimbaut, tandis que Torrismond s'en va à la recherche des chevaliers du Saint-Graal.

Au passage, Agilulfe délivre une ville de la menace d'un *«féroce brigand»*. Puis il se lance au secours d'une dame Priscille qui serait menacée par des ours, même si un ermite, auquel il fait l'aumône, le prévient que c'est un piège que tend cette libertine ; aussi, au cours du repas qui leur est offert, tandis que Gourdoulou court de demoiselle en demoiselle, le chevalier ne tient pas compte de l'*«amoureuse impatience»* de son hôtesse, et, même dans la chambre, conservant son armure, ne cesse de discourir de digression en digression, de tergiverser de minutie en minutie, jusqu'à ce que survienne l'aurore qui commande à son *«devoir de chevalier»* de se mettre en route.

Arrivé en Angleterre, auprès du couvent où devrait se trouver Sofronie, devenue sœur Palmire, il apprend que les nonnes ont été enlevées par des pirates barbaresques. Le bateau sur lequel lui et Gourdoulou se trouvent étant renversé par une baleine, il coule au fond de la mer, mais déclare continuer à pied, ce qu'il fait avant de s'accrocher à la carapace d'une énorme tortue, aboutissant ainsi dans les filets de pêcheurs sarrasins avec lesquels se trouve Gourdoulou. Ils fournissent au sultan les perles qu'il offre chaque nuit à une autre femme de son harem, et il en faut une pour une jeune épousée achetée à des pirates et à laquelle il doit rendre visite pour la première fois, et qui est nulle autre que Sofronie d'Écosse. Agilulfe propose un autre présent : *«une armure complète de chevalier chrétien»*. C'est ainsi qu'il peut la sauver, non sans triompher des *«drogmans»* qui voulaient l'en empêcher, et la conduire sur la mer, jusqu'à ce que survienne un naufrage *«contre les récifs de Bretagne»*. Il la laisse alors dans une grotte pour aller rendre compte de sa mission à Charlemagne.

Torrismond trouve les chevaliers du Saint-Graal «*dans la lointaine contrée de Courvoisie*». Comme il veut entrer dans la confrérie, on lui impose une épreuve qui doit lui permettre d'arriver un jour au «*stade de parfaite communion avec tout ce qui existe*», d'être «*possédé par l'amour du Graal*». Mais il ne progresse pas, et, scandalisé par «*la perception du tribut*» imposée avec violence, au nom du Graal, aux Courvoisiens, en dépit de leur misère, il organise leur résistance. Puis il reprend «*son vagabondage à travers mille contrées diverses*», et découvre ainsi Sofronie qui l'enflamme d'amour, mais lui dit s'appeler sœur Palmire.

Charlemagne et Agilulfe arrivent auprès de la grotte où l'on constate que «*la pucelle en question est livrée aux embrassements d'un jeune soldat*». Torrismond, apprenant alors que cette femme est sa mère, pense qu'il a «*commis un inceste abominable*», puis se ravise : «*Elle était vierge : elle ne peut pas être ma mère !*», ce qui fait que Sofronie confesse qu'elle est sa sœur, qu'elle a dissimulé l'adultère de leur mère.

Mais Agilulfe, désespéré, a fui, et Rimbaut part à sa recherche. Il ne trouve que les pièces de l'armure, la reconstitue, veut faire parler le «*chevalier inexistant*», mais «*nulle voix ne lui répond*». Il la revêt alors lui-même, et paraît ainsi devant Charlemagne, prêt à une bataille au moment même où «*une armée de Sarrasins*» débarque. Dans le combat où ils sont rejetés, il se couvre de gloire, mais l'armure «*est toute crottée*». Et le rejoint Bradamante qui voit en lui Agilulfe, et qu'il ne détrompe pas. Ils s'unissent, après quoi, le reconnaissant, elle le frappe du plat de son épée, et s'en va.

«*Rimbaut reprend sa vie d'intrépide soldat*», toujours espérant trouver Agilulfe et Bradamante. Torrismond, époux de Sofronie, fait de Gourdoulou son écuyer. Il a été nommé comte de Courvoisie, mais les Courvoisiens, qui ont chassé les chevaliers du Graal, ne veulent pas d'un autre maître, et ne l'acceptent que comme leur égal.

Rimbaut arrive au couvent où se trouve sœur Theodora de l'ordre de Saint-Colomban, celle qui fut obligée de nous raconter cette histoire pour expier ses péchés, intervenant d'ailleurs, de temps à autre tout au long du livre, pour faire des confidences sur son couvent, sur elle-même, sur l'écriture, sur l'intrigue. Et, comme il s'enquiert de «*la fameuse Bradamante*», elle révèle que c'est elle !

Commentaire

Pour écrire cette histoire loufoque où la drôlerie le dispute à l'inventivité, histoire fondée sur une hypothèse tout à fait improbable, qui répond au même principe que «*Le vicomte pourfendu*» et «*Le baron perché*», mais est plus sombre, en dépit de son déroulement fou, de ses quiproquos, rencontres mystérieuses, voyages aventureux et gros rebondissements imprévus, Italo Calvino se souvient des fables populaires italiennes, des chansons de geste, des romans de la quête du Graal de Chrétien de Troyes, du «*Roland furieux*» (1516) de l'Arioste (où on trouve le personnage de Bradamante), de «*Don Quichotte*» de Cervantès (pour le couple que forment Agilulfe et Gourdoulou, qui est l'image de celui de Don Quichotte et de Sancho Panza,), et de «*Candide*» de Voltaire (pour la naïveté de Rimbaut).

Plus qu'un roman fantastique (une histoire d'aberration) ou de science-fiction (une histoire d'homme modifié, du genre de celles de l'homme invisible, ou impondérable, ou élastique, ou qui rétrécit, etc.), plus même qu'une allégorie selon laquelle rien n'est vrai, mais rien n'est gratuit, c'est une œuvre expérimentale pour laquelle le romancier partit d'une hypothèse délirante : celle de l'armure qui marche, qui est très active à la guerre, qui parle d'abondance, mais qui, à l'intérieur, est vide, est donc une inexistence pourvue de volonté et de conscience. On peut voir en Agilulfe une sorte d'autiste qui, pour exister, doit faire l'apprentissage des structures de l'espace où s'inscrit la hiérarchie des niveaux de réalité. Comme, quand vient la nuit, il ne peut dormir comme ses compagnons, il cherche désespérément à s'ancrer dans une réalité qui, pour lui, obéit à la froide logique scientifique ; il éprouve «*régulièrement le besoin de s'appliquer à quelque travail de précision : dénombrer les objets, les ordonner suivant des figures régulières, résoudre des problèmes d'arithmétique. [...] Avec des gestes médités et rapides, il disposait les pommes de pin en triangle, puis formait des carrés sur chacun des trois côtés, et additionnait obstinément les pignes des carrés formés sur les deux côtés de l'angle droit, comparant avec celles du carré de l'hypoténuse. Ici, Rimbaut ne le voyait que trop,*

tout marchait à coup de chartes, de conventions et de protocoles ; et, sous tous ces rites, qu'y avait-il en fin de compte?»

À cette inexistence pourvue de volonté et de conscience, Calvino opposa une existence privée de conscience, celle de l'écuyer Gourdoulou qui se prend pour ce qu'il voit, qui ne parvient pas à obtenir l'autonomie psychologique de son maître, parce que des prototypes d'Agilulfe, on en rencontre partout alors que les prototypes de Gourdoulou ne se rencontrent que dans les ouvrages des ethnologues.

Ces personnages, l'un privé d'individualité physique et l'autre d'individualité de conscience, ne pouvaient mener à bien une histoire. Calvino créa donc un jeune homme qui est le véritable héros de cette histoire : Raimbaut, qui, de même que tous les jeunes gens, est plein de fougue mais aussi d'incertitudes et de questionnement sur la vie, les autres et lui-même, cherche les preuves de son être, mais connaît une initiation décevante, représente la morale de la pratique, de l'expérience.

Il fallait toutefois un autre jeune homme pour défendre la morale de l'absolu, par laquelle la vérification de l'être doit dériver de quelque chose d'autre que soi-même, de ce qu'il y avait avant lui, le tout dont il s'est détaché : ce fut Torrismond.

Il fallait deux femmes. L'une, Bradamante, a des sentiments explosifs, représente l'amour comme contraste, comme guerre, cherche ce qui diffère d'elle, par conséquent le non-être (c'est pourquoi elle tombe amoureuse d'Agilulfe), mais voit son illusion se dissiper quand l'armure tombe, et qu'il ne reste plus rien d'Agilulfe ; elle connaît alors une révélation : elle regarde enfin son amoureux transi, le jeune et imparfait Raimbaut, *«un homme comme tant d'autres, dont chaque geste trahit le désir, l'insatisfaction et l'inquiétude»*. L'autre femme, à peine esquissée, Sofronie, la dame de coeur de Torrismond, représente l'amour comme paix, nostalgie du sommeil prénatal.

Pour montrer l'existence en tant qu'expérience mystique de dissolution dans le tout, furent créés les parodiques chevaliers du Graal, qui semblent bien être la caricature, plus que des desservants du mythe du Saint-Graal, des membres d'une de ces sectes qui pullulent à notre époque, dont l'une justement s'appelle "Le mouvement du Graal". L'épreuve qui doit permettre à Torrismond d'arriver un jour à «l'extase», au *«stade de parfaite communion avec tout ce qui existe»*, à *«la respiration infinie des sphères»*, d'être *«possédé par l'amour du Graal»*, qui, pourtant, *«prend quelquefois l'aspect d'une épouvantable fureur»* qui *«incite à étripier passionnément qui nous résiste»*, fait penser qu'on est plus proche d'une sorte de bouddhisme à la fois contemplatif et belliqueux, comme on en trouve réellement en Chine, qui se répandent en Occident. Et, pour l'existence en tant qu'expérience historique, prise de conscience d'un peuple jusque-là écarté de l'Histoire, il fallait leur opposer le peuple des Courvoisiers, si misérables et à ce point tyrannisés qu'ils ne savaient même pas qu'ils étaient au monde, et qui l'apprennent en luttant.

Ainsi, le roman présente une galerie de personnages plus originaux les uns que les autres ; qui ont souvent ce qui fait défaut à l'autre ; qui, en quête de sens pour valider leur existence, s'agitent comme des marionnettes. On constate la décadence de l'ordre chevaleresque, à travers ces paladins balourds, paillards et paresseux, dont l'armure glorieuse dissimule l'égoïsme, la vanité et la cupidité (*«Qu'importe, en fait, la bataille»*, ils se battent, *«oui, avec fureur, mais pour ramasser ces objets hétéroclites»* tombés des harnais lors de l'assaut). Ils se livrent à des combats singuliers, tripes nouées et langue déliée, car, pour conjurer leur peur, ils se lancent, tels les guerriers de l'Illiade, dans une surenchère d'injures, et, le soir, *«délivrés de leur heaume et de leur cuirasse, ils sont bien aises d'avoir retrouvé leur réalité d'êtres humains divers et irremplaçables»*. Et *«d'un régiment à l'autre... c'est le même relent de soupe au choux»* !

À partir de la situation initiale «irréaliste » du point de vue de la vraisemblance du monde, une image fondatrice proche de la bande dessinée, la fiction se développe rationnellement, d'une façon implacablement réaliste et implacablement logique, pour exposer les conséquences, souvent humoristiques parce qu'imprévisibles, de cette situation paradoxale.

Dans cette revisite parodique des temps anciens, ce faux roman médiéval, si, sous la plume de Soeur Théodora, on sent poindre la nostalgie d'un passé fondé sur une conception du monde dont le déroulement cyclique, conforme à la nature, était rassurant, les personnages sont torturés par une secrète angoisse qui était celle de Calvino qui se servit de la décadence des chevaliers pour mieux montrer la décadence de notre propre société, pour condamner l'époque moderne, car on peut

considérer que le «*chevalier inexistant*», s'il veut «*se réaliser en tant qu'être humain*» par «*la conquête de l'être*», est porteur de la conception rationnelle d'un monde en marche vers le bien-être universel qui fonde l'époque moderne, est le symbole de l'homme robotisé, qui accomplit des actes bureaucratiques dans une presque absolue inconscience. Il se trompe pourtant («*Rien n'a de sens. La guerre durera jusqu'à la consommation des siècles*») et son noble idéal ne laisse que champs de ruines : en effet, «*l'amour universel prend parfois l'aspect d'une épouvantable fureur et nous incite à étripier passionnément qui nous résiste pour réussir*».

Aussi ce roman est-il considéré comme le plus pessimiste de l'auteur. Pourtant, du sombre constat dressé, ne naît pas le désespoir, mais, au contraire, cet espoir : seule l'imagination est en mesure de sauver le monde en lui restituant sa part d'humanité, et c'est là le devoir de la littérature.

Mais ce conte à multiples facettes et niveaux d'interprétations, se veut à haute portée philosophique, Calvino ayant déclaré qu'il voulait y montrer comment «*se réaliser*» par «*la conquête de l'être*», tout en étant divertissant et très agréable à lire. Autant qu'une fable, c'est une allégorie à la symbolique très riche, une parabole sur l'identité et l'individualisme, qui mêle amertume narquoise et burlesque.

Si l'évocation de nos ancêtres est un détour narquois pour mieux comprendre l'amertume de notre présent, l'histoire est aussi très drôle, Italo Calvino se moquant allègrement de l'armée, de la guerre («*La guerre, en définitive, c'est moitié boucherie, moitié train-train*» - «*La guerre durera jusqu'à la consommation des siècles, il n'y aura ni vainqueur ni vaincu, nous restons là, plantés les uns en face des autres, pour l'éternité. Sans celui d'en face, personne ne serait plus rien ; déjà, au point où nous en sommes, chacun a oublié la raison pour laquelle il se bat.*»), de l'héroïsme, de l'amour («*L'amour qu'il éprouvait d'elle devint pur amour de soi, de soi-même amoureux d'elle*»).

La nonne copiste, «*la sœur livrière*», le «*je*» narrateur-commentateur, ne connaît rien de la guerre ni de l'amour, et, de ce fait, doit imaginer un monde plutôt que de recourir à des souvenirs. Dans la paix de son couvent, elle rédige la chronique des aventures, en leur donnant un mystérieux contrepoint apaisé et lyrique, ce qui fait régulièrement varier le rythme du livre. Elle réfléchit en même temps sur l'acte même d'écrire, réflexe tout à fait contemporain, et qui place le récit en pleine modernité. Elle admet que «*l'art de faire un conte est dans le don de tirer, du petit quelque chose qu'on a pu saisir de la vie, tout le reste ; on noircit la page, puis on retourne à la vie, pour s'apercevoir que ce que l'on en pouvait connaître était au fond si peu que rien*». Dans une ultime pirouette narrative, Calvino fit de la nonne narratrice et de la guerrière Bradamante une seule et même personne, peut-être pour illustrer l'idée que l'intelligence qui s'intériorise et la vitalité extrovertie doivent ne faire qu'une.

S'il faut donc plutôt cataloguer cette pure construction ludique dans l'avant-garde, c'est aussi une parodie des vrais romans de chevalerie, qui ricolise leurs codes et leurs clichés (la pureté des vierges, la réclusion des nonnes, le sauvetage d'une veuve en danger, etc.), d'anachronismes, de clins d'œil. Impossible de douter un seul instant qu'on ne soit en plein Moyen Âge : le vocabulaire d'époque («*accroire*», «*adoubement*», «*bachelier*», «*besicles*», «*chevalier*», «*commensaux*», «*confrérie*», «*drogmans*», «*estramaçon*», «*heaume*», «*jouter*», «*malséant*», «*moutier*», «*paladin*», «*pérégrinations*», «*pucelle*», «*seulet*») est employé avec précision et moquerie aussi. Le lecteur qu'on entraîne dans un passé aussi fantastique qu'attachant ne se sent pas le moins du monde en pays irréel. Au contraire, ce Moyen Âge renvoie constamment à la réalité d'aujourd'hui. La profonde angoisse qui sous-tend l'œuvre n'empêche pas le plaisir de la lecture. On sourit sans cesse, on est émerveillé par une écriture brillante et animée. Rarement mécanique romanesque n'aura été si constamment habitée.

Comme Bradamante, éperdue d'amour pour le chevalier inexistant, Italo Calvino fut un temps séduit par cette idéologie tendant au bien social universel que prétendait être le communisme. S'étant détourné de cette illusion progressiste, ne voyant plus la littérature comme porteuse d'un message politique, il s'interrogea, à travers sœur Théodora, sur son métier d'écrivain. Comment désormais raconter la réalité du monde, comment restituer à l'être humain sa vérité? Qui l'assurera de «*laisser une empreinte sur cette terre où il marche*»? La métamorphose de la narratrice en Bradamante nous livre sa réponse.

Comme les récits anciens sont «*en décalage avec la guerre que l'on fait*», et tendent à «*grandir l'éclat des prouesses dans la mémoire des peuples*», que ceux des froids historiens de l'époque moderne ne racontent que «*des actions dûment certifiées, corroborées par des documents irréfutables*», seule l'imagination, vivante et imprévisible, peut transcrire la réalité humaine, sauver le monde en lui restituant sa part d'humanité et c'est là le devoir de la littérature. Et, tout comme Bradamante abandonne les chroniques de Soeur Théodora pour «*écrire à sa guise*», Italo Calvino, refusant de se réfugier dans la nostalgie du passé («*la page qu'on écrit n'est pas un refuge*»), se tourne résolument vers l'avenir, persuadé que seule l'imagination peut restituer à l'être humain sa vérité et sa grandeur. Il allait le faire dans ses œuvres suivantes, en particulier «*Les villes invisibles*». Ainsi, la magnifique tirade finale de Bradamante se révèle prémonitoire : «*J'ai conté au passé et parfois le présent, mais voici, ô futur, que j'enfourche ton cheval ! Quels nouveaux étendards brandis-tu vers moi, au fait des tours de cités point encore fondées?... Quels âges d'or imprévisibles apprêtes-tu..., ô toi fourrier de trésors payés d'un prix si cher, toi mon royaume à conquérir, futur...*»

En 1969, Italo Calvino en tira un scénario pour un dessin animé réalisé par Pino Zac en 1970. En 1996, le roman fut aussi adapté à la scène, par la compagnie du «Théâtre du Maquis» d'Aix-en-Provence, l'équivalent scénique du procédé littéraire de la narration par la nonne étant l'utilisation de la vidéo, dans un direct qui en montre les trucages : les acteurs jouaient pour la caméra, et le public pouvait voir le résultat à l'écran en même temps qu'il assistait, sur le plateau, à la fabrication. Ainsi le spectacle portait en lui sa propre critique, multipliait les points de vue, et les emboîtait les uns dans les autres.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)